

LUCINDA RILEY

LE SECRET D'HELENA

Par l'autrice
de la saga
phénomène

LES SEPT
SŒURS



LUCINDA RILEY

LE SECRET D'HELENA

Helena n'a jamais oublié la beauté de Pandora, la majestueuse demeure chypriote de son parrain, dont elle vient d'hériter. Vingt-quatre ans après y avoir vécu un été inoubliable, elle revient sur l'île, ravie de faire découvrir la splendeur de la mer d'Émeraude et des champs d'oliviers à son mari et à leurs enfants, notamment Alex, son fils aîné si précoce et sensible. Mais quand Helena croise par hasard son premier amour, c'est tout le passé qu'elle croyait enfoui qui resurgit.

Entre secrets et sentiments, Pandora va offrir à Alex et Helena le plus bouleversant des étés...

Un roman poignant sur la complexité des liens familiaux et le poids des secrets, empli de mystère et de révélations.

« Ce livre vous transportera sous le soleil radieux de Chypre et vous surprendra par sa singularité. »

THE DAILY EXPRESS

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

Texte intégral

ISBN 978-2-38529-195-2



9 782385 291952

10,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
étrangère



www.editionscharleston.fr
www.lucindariley.com

Titre original : *The Olive Tree*
Copyright © 2016 by Lucinda Riley

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

Présente édition :
© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-195-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande atten-
tion pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu
de forêts gérées durablement.

Lucinda Riley

LE SECRET
D'HELENA

Roman

*Traduit de l'anglais
par Élisabeth Luc*



De la même autrice, aux éditions Charleston :

L'Ange de Marchmont Hall

La Belle Italienne

La Chambre aux papillons

Le Domaine de l'héritière

La Jeune Fille sur la falaise

La Lettre d'amour interdite

La Maison de l'orchidée

Les Mystères de Fleat House

La Rose de minuit

La série *Les Sept Sœurs* :

Les Sept Sœurs – Maia (tome 1)

La Sœur de la tempête – Ally (tome 2)

La Sœur de l'ombre – Star (tome 3)

La Sœur à la perle – CeCe (tome 4)

La Sœur de la Lune – Tiggy (tome 5)

La Sœur du Soleil – Électra (tome 6)

La Sœur disparue (tome 7)

Atlas, l'histoire de Pa Salt (tome 8)

Retrouvez toute l'actualité de l'autrice :

fr.lucindariley.co.uk

www.thesevensistersseries.com

www.facebook.com/lucindarileyauthor

www.twitter.com/lucindariley

Pour le « vrai » Alexander.

*Suivez une ombre, et elle vous fuit.
Tentez de la fuir, elle vous poursuit.*

Ben Jonson

ALEX

PANDORA, CHYPRE
19 JUILLET 2016

La maison m'apparaît à l'instant où je m'engage dans l'allée jalonnée d'ornières, en plus piteux état que naguère. Très vite, je gare la voiture pour contempler Pandora à loisir. Elle n'a pas le prestige des villas présentées sur les sites d'agences immobilières. L'arrière de la bâtisse est massif, d'une sobriété presque austère, telle que j'ai toujours imaginé son ancien propriétaire. Construite en pierre claire de la région, aussi carrée que les créations en Lego de mon enfance, elle se dresse sur des terres arides et calcaires, au cœur de vignes verdoyantes qui s'étendent à perte de vue. Sa vision est fidèle au souvenir que je gardais dans un recoin de mon esprit depuis ce fameux été, il y a dix ans...

Je contourne les murs épais vers l'avant et la terrasse qui rend Pandora si spectaculaire et unique en son genre. La balustrade surplombe un paysage en pente douce de vignes, de fermettes blanchies à la chaux et d'oliviers. Au loin, un ruban d'un bleu-vert scintillant sépare la terre du ciel.

Le soleil est un véritable chef-d'œuvre : ses rayons jaunes se fondent dans le bleu pour en faire de la terre de Sienne. Un détail intéressant, en réalité,

car j'ai toujours cru que le jaune mélangé à du bleu donnait du vert. Je me tourne vers le jardin, en contrebas de la terrasse. Les jolis massifs que ma mère a plantés avec tant de soin, dix ans plus tôt, manquent d'eau et d'entretien. Ils ont été engloutis par d'affreuses mauvaises herbes hérissées d'épines dont j'ignore le nom.

Et là, au milieu du jardin, se dresse l'olivier. Des lambeaux de corde du hamac si cher à Maman y sont toujours accrochés. À l'époque, je le qualifiais de vieux, car les adultes l'affirmaient. Les plants qui l'entouraient n'ont pas résisté à l'épreuve du temps et à la sécheresse, mais lui s'est épanoui avec majesté, puisant la force vitale de ses voisins moribonds, déterminé à survivre au fil des siècles.

Une superbe métaphore du triomphe sur l'adversité. Chaque millimètre de son tronc noueux témoigne fièrement de sa lutte.

Pourquoi les êtres humains détestent-ils les traces laissées par les années sur leur corps alors qu'un arbre séculaire, une peinture délavée ou un édifice en ruine sont appréciés pour leur ancienneté ?

Plongé dans mes pensées, je constate avec soulagement que Pandora ne semble pas avoir trop souffert d'être négligée, de l'extérieur, au moins. Je sors la clé de ma poche et j'ouvre la porte d'entrée. En traversant les pièces sombres à cause des volets fermés, je ne ressens aucune émotion. Cela vaut peut-être mieux. Je n'ose pas ressentir quelque chose, parce que cet endroit plus que tout autre est imprégné d'elle...

Une demi-heure plus tard, j'ai ouvert les volets du bas et ôté les draps des meubles du salon. Les

grains de poussière captent la lumière du soleil couchant. La première fois que je suis venu ici, le décor m'a paru démodé. Face aux fauteuils défoncés et au canapé élimé, je me demande si on ne cesse pas de vieillir à partir d'un certain stade, comme des grands-parents sans âge ou l'olivier séculaire du jardin.

Je suis le seul à avoir changé, dans cette pièce. C'est au cours de ses premières années qu'un être humain évolue le plus. Une fois adulte, on ne change guère en apparence. On devient une version plus croulante, moins attrayante de soi-même. Les gènes et la gravité font leur œuvre.

Sur le plan affectif et intellectuel... il faut croire que certains avantages compensent le lent déclin de notre enveloppe charnelle. Mon retour à Pandora en est une preuve évidente. En longeant le couloir, je ris de l'Alex que j'étais à treize ans, un petit con égocentrique. J'ouvre la porte de mon « placard à balais », surnom affectueux de la pièce que j'occupais lors de ce long été torride, il y a dix ans. En tendant la main vers l'interrupteur, je me rends compte que je n'ai pas mésestimé son exigüité. Elle semble même avoir rétréci. Si je fermais la porte et m'allongeais sur le lit, avec mon mètre quatre-vingt-cinq, mes pieds dépasseraient de la lucarne, un peu comme dans *Alice au pays des merveilles*.

Sur les étagères qui tapissent ce réduit oppressant, les livres que j'ai classés par ordre alphabétique d'auteur sont encore là. D'instinct, j'en prends un, *Retour de Puck*, de Rudyard Kipling, et je cherche le célèbre poème qu'il recèle, *Si*, les paroles de sagesse d'un père à son fils. Les larmes me montent aux

yeux pour l'adolescent désespérément en quête d'un père que j'étais alors. En le trouvant, j'avais réalisé que j'en avais déjà un.

En remettant l'ouvrage en place sur l'étagère, je remarque un petit carnet, juste à côté. Le journal que ma mère m'avait offert pour Noël, avant mon premier séjour à Pandora. Pendant sept mois, j'ai écrit assidûment chaque jour, dans un style pompeux, à n'en pas douter. En bon adolescent, j'étais persuadé que mes idées étaient révolutionnaires, et mes sentiments uniques.

Quelle naïveté ! Je secoue tristement la tête tel un vieux sage. Lorsque nous sommes retournés en Angleterre, au terme de cet été à Pandora, j'ai laissé mon journal ici. Et il est toujours là, témoin de mes derniers mois d'enfance, avant que la vie ne m'entraîne dans l'âge adulte.

Je le prends avec moi et monte à l'étage. Dans le couloir sombre et étouffant, j'hésite. Dans quelle chambre vais-je m'installer le temps de ce séjour ? Je respire profondément et me dirige vers la chambre qu'elle occupait. Rassemblant mon courage, j'ouvre la porte. Peut-être est-ce le fruit de mon imagination, mais mes sens sont assaillis à nouveau par le parfum qu'elle portait, autrefois...

Je referme la porte et, incapable de gérer les boîtes de Pandore de mes souvenirs que constituent ces chambres, je redescends. Il fait déjà nuit noire. Je consulte ma montre en ajoutant deux heures de décalage horaire : il est presque neuf heures du soir, ici. J'ai l'estomac dans les talons.

Je vide le coffre de la voiture avant de ranger les provisions achetées à l'épicerie du village. J'emporte

du pain, de la feta et une bière tiède sur la terrasse. Assis dans un silence dont la pureté n'est rompue que par le chant des cigales, je sirote ma bière. Était-ce vraiment une bonne idée d'arriver deux jours avant les autres ? J'excelle dans l'art de me regarder le nombril au point que quelqu'un m'a récemment suggéré d'en faire mon métier. Cette pensée me déride, au moins.

Histoire de me détourner les idées, j'ouvre mon journal pour lire ce qui figure sur la page de garde :

« Joyeux Noël, Alex chéri ! Essaie d'écrire régulièrement. Ce journal sera peut-être intéressant à lire, plus tard. Avec tout mon amour, M. »

— Espérons que tu aies vu juste, Maman.

Je souris en tournant des pages d'une prose égocentrique pour arriver au début du mois de juillet. À la lumière d'une simple ampoule accrochée au sommet de la pergola, je commence ma lecture.

JUILLET 2006

LES ARRIVÉES

Journal d'Alex

10 juillet 2006

Mon visage est parfaitement rond. On dirait presque qu'il a été tracé au compas. J'ai horreur de ça.

À l'intérieur de ce cercle, j'ai deux pommes en guise de joues. Quand j'étais petit, les adultes me les pinçaient. Ils prenaient ma peau entre leurs doigts, oubliant que mes joues n'étaient pas des pommes. Une pomme, c'est inanimé, dur et ça ne ressent pas la douleur. Elle n'est marquée qu'en surface.

En revanche, j'ai de très beaux yeux changeants. D'après ma mère, si je déborde d'énergie, ils sont d'un vert vif et, si je suis stressé, ils prennent la couleur de la mer du Nord. Personnellement, je les trouve surtout gris, assez grands, en forme de noyaux de pêche et surmontés de sourcils plus

foncés que mes cheveux d'un blond filasse, raides comme des baguettes.

Je suis en train de me regarder dans le miroir, les yeux embués de larmes, car lorsque je ne regarde pas mon visage, je peux être qui j'ai envie d'être, dans mon imagination. Dans ces minuscules toilettes d'avion, la lumière dure forme une aura au-dessus de ma tête. Les avions ont les pires miroirs qui existent, car ils donnent une mine de déterré.

Sous mon tee-shirt, je vois un bourrelet dépasser de mon short. Je l'empoigne et j'en fais le désert de Gobi, avec des dunes et des vallées où pourraient se dresser quelques palmiers.

Puis je me lave les mains avec soin.

J'aime bien mes mains car, contrairement au reste de mon corps, elles ne sont pas potelées. Ma mère prétend que ce sont des rondeurs d'adolescent, que les hormones m'ont fait pousser en largeur. Hélas, elles n'ont pas appuyé sur la touche « croissance verticale ».

Tous les ados n'ont pas de rondeurs. La plupart sont minces à force de se dépenser sans compter.

J'ai peut-être besoin de me dépenser.

La bonne nouvelle, c'est que l'avion procure une sensation de légèreté, même quand on est gros. Dans cet appareil, il y a beaucoup de gens plus gros que moi. J'ai vérifié. Si j'incarne le désert de Gobi, mon voisin de siège est le Sahara à lui seul. Il accapare l'accoudoir de son avant-bras dont la peau, le muscle et la graisse envahissent mon espace personnel tel un virus mutant. Je trouve ça vraiment agaçant. Au moins, moi, je garde mes chairs pour moi,

dans l'espace qui m'est attribué, quitte à avoir une crampe.

Étrangement, lorsque je prends l'avion, je pense à la mort. Pour être honnête, je pense à la mort où que je sois. La mort procure peut-être la même sensation de légèreté que cette carlingue métallique. La dernière fois, ma petite sœur a demandé si elle était morte parce qu'on lui avait raconté que son papy était au ciel. Elle a cru le rejoindre.

Pourquoi les adultes racontent-ils ces histoires ridicules aux enfants ? Elles ne font que les troubler. Personnellement, je n'y ai jamais cru. Ma mère a renoncé à m'en raconter depuis des années.

Elle m'aime, ma mère, même si j'ai pris du bide, ces derniers mois. Et elle m'a promis qu'un jour, je devrai me pencher pour me regarder dans la glace des toilettes d'avion. Je viens d'une lignée d'hommes grands, apparemment. Cela ne me console pas. Il paraît que certains gènes sautent une génération. Avec la chance que j'ai, je serai le premier nain obèse chez les Beaumont.

De plus, elle omet consciencieusement l'autre moitié de mon patrimoine génétique...

Je suis déterminé à aborder ce sujet avec elle, pendant ces vacances, quel que soit le nombre de fois où elle noiera le poisson et changera de sujet.

J'ai besoin de savoir.

Tout le monde affirme que je tiens de ma mère. Normal, non ? Ils auraient du mal à me comparer à un spermatozoïde anonyme. Le fait que j'ignore qui est mon père attise peut-être mes illusions de grandeur. C'est plutôt malsain, surtout pour un enfant

tel que moi, si tant est que je sois encore un enfant. Je doute même de l'avoir été un jour.

En cet instant, alors que mon corps survole l'Europe centrale, mon père peut être n'importe qui, au gré de mon imagination, celui qui me convient à un moment donné. Disons que nous sommes sur le point de nous écraser et que le commandant de bord n'a qu'un seul parachute de rechange. Je pourrais me présenter à lui comme son fils et il serait obligé de me sauver, non ?

Finalement, il vaut peut-être mieux que je ne sache pas. Une moitié de mes gènes vient peut-être d'Extrême-Orient. Je devrais alors apprendre le mandarin pour communiquer avec mon père, une langue très difficile à maîtriser.

Parfois, j'aimerais que Maman ressemble davantage aux autres mères. Non qu'elle soit Kate Moss ou une autre star, car elle n'est plus si jeune. Cela me dérange que les copains et professeurs qui viennent à la maison la regardent *avec ces yeux-là*. Les gens l'adorent. Elle est sympa, drôle. Elle fait la cuisine et danse en même temps. Parfois, je préférerais ne pas avoir à la partager.

Parce que personne ne l'aime plus que moi.

Elle n'était pas mariée quand je suis né. Il y a cent ans, elle aurait accouché dans un asile de nuit et nous serions morts de la tuberculose quelques mois plus tard. Nous aurions fini à la fosse commune, où nos squelettes auraient reposé ensemble pour l'éternité.

Je me demande souvent si je lui fais honte. Après tout, je lui rappelle sans cesse son immoralité. Est-ce pour cela qu'elle m'envoie en pension ?

Je prononce le mot « immoralité » face au miroir. J'aime les mots. J'en fais collection comme mes camarades collectionnent les cartes de footballeurs ou les filles, en fonction de leur degré de maturité. J'aime les utiliser, les glisser dans une phrase pour nuancer une pensée. Un jour, peut-être, en ferai-je ma profession. On ne va pas se mentir, je ne jouerai jamais pour l'équipe de Manchester United, étant donné mon physique actuel.

Quelqu'un frappe à la porte. Fidèle à mon habitude, j'ai perdu la notion du temps. Ma montre m'indique que je suis là depuis vingt minutes. Je vais devoir affronter une file de passagers furibonds pris d'un besoin pressant.

Je jette un dernier coup d'œil dans le miroir, puis je me détourne et je respire un grand coup. Enfin, j'émerge des toilettes, tel Brad Pitt.

— **O**n est perdu. Je vais devoir m'arrêter.
 — Oh non, Maman ! Il fait nuit noire et on est au bord d'un précipice ! Il n'y a nulle part où s'arrêter.

— Pas de panique, chéri. Je vais trouver un endroit sûr.

— Sûr ? Si j'avais su, j'aurais apporté mes crampons et mon pic à glace.

— Il y a une aire de stationnement, là-bas.

Helena gara tant bien que mal la voiture de location, puis elle se tourna vers son fils, qui se cachait les yeux de ses mains, et lui donna une tape sur le genou.

— Tu peux regarder.

Elle observa la vallée profonde, en contrebas, et les lumières scintillantes de la côte.

— C'est si beau..., souffla-t-elle.

— Non, Maman ! Ce serait « beau » si on n'était pas perdu en pleine montagne, à deux doigts de

basculer dans le vide vers une mort certaine. Ils ne connaissent pas les barrières de sécurité, dans ce pays ?

Ignorant sa réflexion, Helena chercha à tâtons l'interrupteur de la lampe.

— Passe-moi la carte, chéri.

Alex obéit.

— Tu la tiens à l'envers, Maman...

— C'est bon, maugréa-t-elle en la retournant. Immy dort encore ?

L'adolescent se tourna vers sa sœur de cinq ans, allongée sur le siège arrière, serrant son agneau en peluche dans ses bras.

— Oui, et c'est tant mieux. Elle risquerait d'être traumatisée à vie. Si elle voit où on se trouve en ce moment, elle n'osera plus aller sur les montagnes russes d'un parc d'attractions.

— Ah ! Je sais ! Il faut redescendre la colline...

— La montagne, corrigea Alex.

— Puis tourner à gauche au panneau indiquant Kathikas et suivre cette route.

Helena tendit la carte à son fils et enclencha la marche arrière, du moins le pensait-elle, car ils firent un bond en avant.

— MAMAN ! Fais attention !

— Désolée...

Elle fit un demi-tour approximatif et repartit dans la bonne direction.

— Je croyais que tu connaissais le chemin, marmonna son fils.

— Chéri, je n'avais que quelques années de plus que toi la dernière fois que je suis venue. Pour info, cela remonte à presque vingt-quatre